

LOUIS XV et Madame de POMPADOUR 1745-1752

Chapitre III- La vie à la cour. Extraits (pages 150-152)

Une des choses qui apparaissent le mieux par ce récit, c'est la facilité que les intérieurs de Versailles donnent au Roi pour s'isoler. Au-dessus de sa chambre à coucher et des Cabinets qui y font suite, règnent plusieurs étages de petites pièces et d'entresols s'éclairant d'étroites cours ignorées du public et sur lesquelles ne donne aucun logement. Ce sont proprement les Petits Cabinets ou petits Appartements, comme les désignent, souvent par oui—dire, les divers Mémoires de l'époque. Ces Petits Cabinets, d'une distribution compliquée, véritable labyrinthe d'escaliers et de couloirs enchevêtrés, jouent un grand rôle dans la vie de Louis XV. C'est là qu'il a sa bibliothèque, ses cartes de géographie, son tour, ses cuisines, ses confitureries, ses distilleries, une salle de bains et même sur une des terrasses supérieures, des jardins et des volières. La décoration est partout fort soignée ; les sculptures ont été proportionnées au peu de hauteur et plus souvent vernissées que dorées. La principale pièce est la « petite galerie des Petits Appartements », peinte en vernis Martin, voisine d'un « cabinet vert » réservé aux jeux, et ornée de tableaux représentant des chasses d'animaux sauvages, par Lancret, Pater, De Troy, Carle Van Loo, Parrocel et Boucher.

Dans ces « réduits délicieux », comme les nomme un contemporain, Louis XV se trouve vraiment chez lui, autant que pourrait l'être un simple particulier. En ce coin de Versailles, qu'il s'est réservé de préférence et qu'il dispose à son goût, il est sûr de n'être jamais dérangé. Il n'y convie que fort rarement ses enfants eux-mêmes. Une telle solitude a ses inconvénients, qui résultent de la multiplicité des escaliers, des issues difficiles à garder et du petit nombre des gens de service ; plusieurs fois des étrangers s'y introduisent et s'avancent par mégarde jusqu'à la pièce où est le Roi. Mais les commodités sont considérables pour mainte circonstance de la vie quotidienne; et, tout d'abord, les passages des Petits Cabinets permettent à Louis XV de se rendre, à toute heure et à l'insu de tous, chez madame de Pompadour.

La marquise est logée à peu de distance de ces Petits Cabinets, à la même hauteur, sous les toits, du côté du Parterre du Nord. Bien que l'appartement soit à une centaine de marches au-dessus des cours, il n'est dédaigné par personne; c'est celui dont madame de Châteauroux s'est contentée, et plus tard il doit être habité par M. de Richelieu. Le Roi a eu peu de chose à faire changer pour y loger ses nouvelles amours, et le meuble ancien y est resté.

Chapitre IV – le triomphe de la marquise -Extraits (pages 224-234)

Et quelle opposition demeurerait possible contre une femme qui disposait à son gré du Roi, l'emmenait coucher chez elle à deux pas de Versailles, dans son petit château de La Celle, d'où il rentrait seulement pour le Conseil, et qui jamais ne le laissait plus d'un quart d'heure seul avec un ministre ? Les créatures de la marquise commençaient à remplir les hautes fonctions. Il n'y avait guère qu'une seule puissance dont elle ne disposât point, puissance incertaine encore, mais déjà inquiétante, et dont le rôle, avec tant de questions graves qui se posaient dans l'Etat, grandissait d'année en année ; c'était l'opinion publique. D'abord favorable ou indifférente, elle se déchaînait maintenant contre la favorite et, dirigée par des gens habiles, la rendait responsable des fautes du gouvernement et du mécontentement universel.

La misère augmente à Paris et dans les provinces : c'est un fait qu'on ne peut nier et qu'assurent tous les intendants. En ce même temps, le Roi, qu'irritent sans l'éclairer les remontrances du Parlement, a laissé porter la dette de l'État, pour les besoins de la guerre, à un chiffre qu'elle n'a jamais atteint. Le ministre Machault a bien conçu un système général de réformes qui enrichirait l'agriculture, développerait l'industrie et rendrait plus facile et plus équitable le paiement de l'impôt; mais l'application du plan est rendue difficile par le désordre qui s'est introduit dans les finances. Des gaspillages scandaleux s'y produisent. On ne trouve pas d'argent pour restaurer la marine de guerre, qui se détruit et se réduit chaque jour; mais le service des Bâtiments du Roi, que dirige l'oncle de madame de Pompadour, dispose de sommes considérables pour de petites bâtisses sans valeur, qui coûtent autant que les somptuosités de Louis XIV et qu'on démolit au moindre caprice. Pour la marquise seule, on travaille en dix maisons à la fois. Les pensions sont prodiguées; des gratifications énormes paient les moindres services, pour peu que la faveur les recommande.

Toutes les dépenses de la Cour se surchargent sans contrôle. Les petits voyages du Roi sont ruineux : quatre jours de déplacement reviennent à cent mille livres d'extraordinaire. Que dire des grands voyages où tout un monde de serviteurs suit Leurs Majestés. Madame Infante vient de se rendre à Versailles pour voir son père et lui présenter sa fille, la petite Infante Isabelle; le voyage a coûté quatre cent mille livres depuis la frontière et, pour ramener Madame Victoire du couvent, où s'est achevée son éducation, quoiqu'il n'y ait eu qu'à aller à Fontevault et en revenir, le Roi a voulu, comme pour une arrivée de Dauphine, un tel faste, de tels honneurs, qu'on a dépensé tout près d'un million ! Quelque fabuleux qu'ils semblent, ces chiffres sont sûrs ; et l'on se figure, en face d'une telle réalité, ce que peuvent ajouter et inventer les gens d'imagination, dont la France a toujours fourmillé ; on devine l'exaspération des peuples surchargés d'impôts et les malédictions qui commencent à monter vers le trône.

La politique extérieure du royaume ne donne confiance à personne. La paix générale paix d'Aix la Chapelle en 1748 qu'on vient de proclamer ne satisfait point, après tant d'espérances conçues pour d'éclatantes

victoires ; ces longues et coûteuses campagnes n'ont valu à la France aucun avantage considérable. On regrette tant de sang versé à la seule fin d'obtenir un duché en Italie pour l'infant don Philippe, gendre de Louis XV, et ce duché de Parme, Plaisance et Guastalla, est jugé un médiocre établissement pour une fille aînée de France. On trouve que le Roi abandonne bien aisément toutes ses conquêtes et laisse à l'Angleterre la part trop belle. Il serait sage d'observer que l'infériorité de la marine française rend impossible une prolongation de la guerre, qui perdrait sans ressource le commerce et colonies ; mais l'opinion est moins frappée de cette vue raisonnable qu'elle n'est indignée, par exemple, de l'expulsion du prince Charles-Edouard, qu'on a arrêté, sur l'ordre du Roi, au sortir de l'Opéra, qu'on a fouillé, garrotté, mis en voiture pour Vincennes, puis jeté à la frontière. Tout Paris est ardemment jacobite, et le sentiment chevaleresque de la nation est révolté de cet acte de violence, accompli, dit-on, par bassesse envers les Anglais.

Cet incident et d'autres, qui appartiennent à la chronique toujours agitée de la capitale, excitent extrêmement les esprits. La célébration de cette paix, à laquelle le ministère voulait donner quelque éclat, échoue piteusement, un jour de février 1749 par un temps de neige et de brouillard, au milieu des mauvaises dispositions du public. On entend des huées dans les rues que suit le cortège, et, sur chaque place, après la proclamation du roi d'armes, quand l'archer entonne l'antienne : *Vive le Roi !* la masse des assistants s'abstient de pousser le cri ordinaire. Aux Halles, les harengères se querellent en disant : « Tu es bête comme la paix », ce qui est encore une façon de raisonner de la politique ; et la maigre suppression de plusieurs petits droits, dont on a pensé réjouir le peuple, ne sert qu'à multiplier les murmures sur les dilapidations de « la gueuse du Roi ».

A cette date se place la plus curieuse peut-être des lettres inconnues de la marquise. Elle y marque son sentiment sur les choses du temps, et y mentionne assez vivement certaines attaques, auxquelles elle n'est pas encore accoutumée. C'est à Voltaire qu'elle l'adresse, à propos d'un service qu'il lui a demandé. Elle a fait agréer l'exemplaire de dédicace du *Panegyrique de Louis XV*, traduit en quatre langues, latin, espagnol, italien et anglais, que l'auteur a imprimé avec l'espoir d'attirer enfin la bienveillance du maître. C'est assurément ce bel exemplaire relié en maroquin bleu aux armes royales, avec filets et dentelles, que M. de Richelieu a négligé de remettre, quand le Roi a reçu l'Académie à l'occasion de la paix. Madame de Pompadour s'est trouvée plus obligeante. Elle se montre tout entière dans sa réponse, avec sa bonté et ses prétentions, son petit ton protecteur et conseiller, et aussi dans les apprêts de son style, qu'elle guinde et fleurit pour M. de Voltaire :

« J'ai reçu et présenté avec plaisir au Roi les traductions que vous m'avez envoyées, Monsieur. Sa Majesté les a mises dans sa bibliothèque, avec des marques de bonté pour l'auteur. Si je n'avais pas su que vous

étiez malade, le style de votre seconde lettre me l'aurait appris. Je vois que vous vous affligez des propos et des noirceurs que l'on vous fait. N'y devriez-vous pas être accoutumé et songer que c'est le sort de tous les grands hommes d'être calomniés pendant leur vie et admirés après leur mort ? Rappelez-vous ce qui est arrivé aux Corneille, Racine, etc., et vous verrez que vous n'êtes pas plus maltraité qu'eux. Je suis bien éloignée de penser que vous ayez rien fait contre Crébillon. C'est, ainsi que vous, un talent que j'aime et que je respecte. J'ai pris votre parti contre ceux qui vous accusaient, ayant trop bonne opinion de vous pour vous croire capable de ces infamies. Vous avez raison de dire que l'on m'en fait d'indignes : j'oppose à toutes ces horreurs le plus parfait mépris, et suis fort tranquille, puisque je ne les essuie que pour avoir contribué au bonheur du genre humain en travaillant à la paix. Quelque injuste qu'il soit à mon égard, je ne me repens pas d'avoir contribué à le rendre heureux; peut-être le sentira-t-il un jour. Quoi qu'il en arrive de la façon de penser, je trouve la récompense dans mon cœur, qui est et sera toujours pur. Adieu; portez-vous bien ; ne songez pas à aller trouver le roi de Prusse; quelque grand roi qu'il soit et quelque sublime que soit son esprit, on ne doit pas avoir envie de quitter notre Maître, quand on connaît ses admirables qualités. En mon particulier, je ne vous le pardonnerais jamais. Bonjour.»

Tel que nous savons Voltaire, cette lettre lui apporte à la fois piqûres et caresses. Il est satisfait cependant, puisque le *Panegyrique* est arrivé à son adresse, et sa reconnaissance s'exprime en des termes qui doivent lui préparer d'autres faveurs. Il termine alors, comme historiographe royal, son récit de la dernière guerre et analyse le traité qui y a mis fin ; l'exemplaire manuscrit qu'il envoie à la marquise s'achève par ces lignes extraordinaires : « Il faut avouer que l'Europe peut dater sa félicité du jour de cette paix. On apprendra avec surprise qu'elle fut le fruit des conseils pressants d'une jeune dame du plus haut rang, célèbre par ses charmes, par des talents singuliers par son esprit et par une place enviée. Ce fut la destinée de l'Europe dans cette longue querelle, qu'une femme [Marie-Thérèse] la commençât et qu'une femme la finît. La seconde a fait autant de bien que la première avait causé de mal, s'il est vrai que la guerre soit le plus grand des fléaux qui puissent affliger la terre et que la paix soit le plus grand des biens qui puissent la consoler .»

Madame de Pompadour, décidément promise à l'immortalité ne doutait point que cette page ne fût un jour imprimée; aussi, n'avait-elle plus rien à refuser à ce beau flatteur. Il avait, cette fois, frappé juste et dépassé d'un seul coup tout ce que pouvait donner Crébillon. Il en résulta un brevet du Roi, du 27 mai 1749, accordant au sieur Arouet de Voltaire la faculté de vendre la charge de gentilhomme ordinaire de sa Chambre, et lui en conservant, par faveur spéciale, le titre, le privilège et les fonctions. Le don de la charge ayant été gratuit, c'était un présent d'une soixantaine de mille livres qu'il recevait, et qui payait de façon royale la dette de « la jeune dame du plus haut rang » ; c'était, en même temps, libérer honorablement

Voltaire de ses devoirs envers un souverain, décidément trop insensible à ses louanges. Rien ne l'empêchait plus d'aller terminer *la Pucelle* chez le roi de Prusse.

Quelle que soit l'abnégation du « cœur pur » de la marquise, qui se flatte de ne vouloir que « le bonheur du genre humain », elle est trop femme pour ne point cruellement sentir l'hostilité de l'opinion publique et l'hypocrisie des courtisans intéressés à la flatter. Par là commence l'expiation de sa fortune, qui ne cessera qu'avec son règne. Chaque jour ces pamphlets infâmes dirigés contre elle lui portent une nouvelle blessure. Les mécontents la prennent à parti dans les libelles anonymes qui foisonnent; la Cour, les salons, les rues, la chansonnent avec des mots qui raillent et qui méprisent. Et madame de Pompadour, douce pourtant et bonne, perdra parfois, en son indignation, toute douceur et toute bonté; les murs de la Bastille lui sembleront à peine assez épais pour étouffer la voix des pamphlétaires.

Pour la première fois, en cette littérature clandestine, la personne de Louis XV a sa large part des sarcasmes et des menaces. Les estampes s'en mêlent; une de celles que saisit police montre le Roi enchaîné par la marquise et fouetté par les étrangers. Les auteurs ces hardiesses restent inconnus, comme s'ils étaient soutenus et sauvés par des protections mystérieuses. Jamais pourtant le manteau des colporteurs n'abrita d'outrages aussi violents pour la personne royale que la prophétie dont voici quelques vers, enflammés déjà par un esprit de révolution :

Louis, dissipateur des biens de tes sujets,
Toi qui comptes les jours par les maux que tu fais,
Esclave d'un ministre et d'une femme avare,
Louis, apprends le sort que le ciel te prépare.
Si tu fus quelque temps l'objet de notre amour,
Tes vices n'étaient pas encor dans tout leur jour...
Tu verras chaque instant ralentir notre zèle
Et souffler dans nos cœurs une flamme rebelle:
De guerres sans succès fatiguant tes États,
Tu fus sans généraux, tu seras sans soldats...
Tu ne trouveras plus des âmes assez viles
Pour oser célébrer tes prétendus exploits,
Et c'est pour t'abhorrer qu'il reste des Français !...

D'autres placards, moins âpres et plus venimeux, décèlent assez clairement leur origine. Le poète, qui flétrit le Roi endormi « dans le sein de la honte », s'indigne surtout de le voir épris d'une « femme obscure ». Si des cercles parlementaires sortent certains pamphlets qui font songer aux « mazarinades », c'est en meilleur endroit que se préparent les « poissonnades » les plus perfides. M. Berryer, lieutenant de police,

tout dévoué à la marquise, traverse un jour la Grande Galerie de Versailles; il est assailli par un groupe de petits-maîtres, qui lui demandent assez insolemment quand il fera cesser toutes ces chansons horribles contre le Roi ; son prédécesseur, clament-ils, feu M. d'Argenson, aurait bien su trouver les auteurs, tant il connaissait Paris. Berryer les regarde dans les yeux et dit : « Je connais Paris, Messieurs, autant qu'on le puisse connaître; mais je ne connais pas Versailles ! » Les beaux parleurs n'ont plus qu'à pirouetter sur leurs talons rouges.

Extraits (pages 244-258)

CHAPITRE V LES VOYAGES, LES MAISONS, LA FAMILLE

La « fonction » que remplit madame de Pompadour, et qui lui confère tant de pouvoir, ne va pas sans de grandes fatigues et une prodigieuse dépense d'elle-même. Pour s'assurer une fidélité qui commence à faiblir, il lui faut se prêter à voyager sans cesse. Louis XV a un besoin de déplacer sa personne et de changer son horizon, où se révèle l'incurable malaise de son ennui. Plus encore qu'autrefois, il est toujours « par voie et par chemin », et ne séjourne guère à Versailles. A chaque instant, il part pour un des petits châteaux, où les courtisans le suivent par groupes d'invités, ils ont imaginé un uniforme spécial à chaque résidence, qu'il faut obtenir du Roi le droit de porter: à Choisy, par exemple, l'habit est vert, avec un grand galon d'or et un bordé ; à Crécy, l'habit de même couleur a un simple bordé et des boutons d'or. Ces faveurs sont pour une vingtaine de familiers, rarement nommés deux fois de suite; il n'y a que la marquise qui soit de tout et ne quitte jamais le maître.

La vie du Roi dans les petits châteaux n'est racontée par personne. Seul de toute cette réunion de grands seigneurs, le prince de Croÿ a pris la peine de fixer le souvenir de quelques-unes de ces journées : « Je fis la politesse à madame de Pompadour, écrit-il en mars 1751, de lui demander à être des voyages et, le 7 mars, j'allai pour la première fois passer la journée avec le Roi à la Muette. J'y vis les nouveaux ouvrages ; les trois beaux salons et les souterrains sont superbes ; le reste, peu de chose ; on faisait une terrasse et une augmentation vers le Bois. On y vivait avec beaucoup de liberté. Il y avait un grand dîner, mais le souper était le plus considérable, étant le repas du Roi. Il se promenait, s'il faisait beau, ou jouait dans le salon après dîner. Ensuite il travaillait ou tenait conseil. A huit heures et demie, tout le monde se rassemblait au salon; il venait y jouer ; à neuf heures, on soupa à une très grande table à dix. C'était M. le Premier, gouverneur de la Muette, qui servait le Roi et le nourrissait, les dépenses du total étant passées sur le compte qu'il en donnait. Nous étions ce jour-là à table, à prendre du Roi par sa gauche : le Roi, madame la marquise de Pompadour, prince de Soubise, duc de Luxembourg, marquis d'Armentières, marquis de Voyer, comte d'Estrées, prince de Turenne, comte de Maillebois, marquis de Sourches, marquis de Choiseul, comte de Croissy, madame du Roure, duc de Boufflers, marquis de Bauffremont, duc de Broglie,

prince de Croÿ, marquis de Pignatelli, duc de Chevreuse, duc de Chaulnes, duc de la Vallière, marquis de Gontaut, duc de Richelieu, madame la duchesse de Brancas, duc d'Ayen et madame d'Estrades ; à une petite table étaient MM. de Laval et de Beuvron. Ce voyage était très gai. La marquise fut surtout très enjouée; elle n'aimait aucun jeu et jouait surtout pour polissonner et être assise... Le Roi faisait deux parties après souper, car il aimait le gros jeu, et les jouait tous très bien et très vite, et il se couchait vers deux heures. C'est ainsi qu'était la vie de tous les petits châteaux. Après le coucher, je revins à Paris ; il n'y a qu'un pas, car c'est l'endroit où le Roi approche le plus de capitale. »

Les privilégiés, qui passaient ces aimables heures dans l'intimité royale, ne semblaient se douter des haines qui s'accumulaient contre l'autorité, dans cette capitale toute voisine. Chaque année d'administration détestable aggravait les causes de ce malaise financier, contre lequel on ne luttait plus et qui devait, à la fin du siècle, emporter la monarchie. Le Roi, entouré de flatteurs ou de gens timides, n'entendait, dans ces réunions de courtisans, que des paroles complaisantes. Son indolence, « qui laissait tout aller », n'était secouée par nul avis sérieux. Les questions du temps se traitaient par ces allusions légères où l'esprit tient lieu de bonnes raisons. Les plus habiles s'ingéniaient à exciter les secrètes hostilités de leur maître. Quand le Parlement de Paris va se mêler de rappeler la Cour aux économies nécessaires, il se trouvera quelqu'un, à la table où le Roi jette de gros écus, pour dire : « Bientôt Messieurs du Parlement ne permettront plus à Votre Majesté que de jouer de petits écus. » On empoisonne l'esprit du Roi, tout le long du jour, par des paroles semblables. Si madame de Pompadour y excelle, ce n'est pas elle cependant qui donne le ton.

Lorsque la politique apparaît dans les entretiens de l'entourage, on n'en voit que les petits côtés : mécontentements de personnes ou rivalités de corps. Les graves agitations du Clergé et du Parlement ne sont ici que batailles entre clercs et robins : la volonté du Roi saura les mettre à la raison. Les hommes de cour ne sont point en état de comprendre les conséquences de ces crises qui se prolongent, ni de redouter la révolte des esprits contre les abus dont ils profitent. C'est encore un des leurs, M. de Croÿ, qui en fait l'aveu : « On ne parle point, à la Cour, des grandes affaires qui font tant de bruit partout ailleurs. » Non que le Roi n'en soit quelquefois troublé, mais il s'étourdit; et la favorite n'a pas de soin plus attentif, à cette première époque de leur liaison, que d'écarter de lui des préoccupations qui le lui disputent.

Elle apporte à cette œuvre intéressée un dévouement et une persévérance qu'on voudrait voir mieux appliqués. Elle achète ses heures d'intimité et d'abandon par un sacrifice constant de ses goûts, une vie nomade et un surmenage sans répit. On devine, en quelques-unes de ses lettres, à quel point elle préférerait une autre existence « Vous croyez que nous ne voyageons plus, écrit-elle à la comtesse de Lutzelbourg. Vous vous trompez, nous sommes toujours en chemin: Choisy, la Muette, Petit-Château [La Celle] et certain Ermitage, près de la grille du Dragon à Versailles, où je passe la moitié de ma vie. Il a huit

toises de long sur cinq de large, et rien, au dessus ; jugez de sa beauté ; mais j'y suis seule ou avec le Roi et peu de monde : ainsi j'y suis heureuse. » Et un autre jour, pour excuser un long silence dont cette amie éloignée pourrait se plaindre, elle jette quelques lignes bien significatives : « La vie que je mène est terrible ; à peine ai-je une minute à moi. Répétitions et représentations, et deux fois la semaine voyages continuels, tant au Petit-Château qu'à la Muette, etc. Devoirs considérables et indispensables, Reine, Dauphin, Dauphine... trois filles, deux infantes ; jugez s'il est possible de respirer ; plaignez-moi et ne m'accusez pas. »

C'est une vie terrible, en effet, où toutes les forces de l'esprit et des nerfs doivent demeurer constamment tendues. Mais d'Argenson exagère, quand il écrit, toujours par ouï-dire, il est vrai, que « la marquise change chaque jour jusqu'à devenir un squelette ; le bas du visage est jaune et desséché ; pour la gorge, il n'en est plus question ». La favorite restera jolie quelque temps encore ; ses familiers, autant que ses peintres, nous l'attestent ; cependant il n'est vigueur ni beauté qui puisse résister aux excès d'une telle existence, de laquelle s'accommode seule l'extraordinaire santé de Louis XV.

Pour le plaisir de faire un glorieux chemin à ses côtés, plutôt que pour l'intéresser à la marine, qu'il est toujours question de reconstituer, madame de Pompadour organise un voyage du Roi en Normandie. Le déplacement royal semble sans appareil, bien qu'une énorme dépense en résulte. Le Roi est dans un « vis-à-vis », avec un seul courtisan ; suivent une berline pour quatre dames, une seconde berline et une gondole à six. Mais tous les services de bouche et autres, qui demandent un personnel considérable, ont pris les devants et attendent Sa Majesté au Havre. On part de Crécy, en chassant le long du chemin, dans forêt de Dreux ; on va prendre les voitures à la porte du château d'Anet, où la vieille duchesse du Maine vient faire sa cour, et l'on arrive à la nuit close, par les avenues illuminées, au château de Navarre. C'est un des plus beaux domaines du pays normand, et le duc de Bouillon y a préparé une réception somptueuse. Le Roi visite les jardins dessinés par Le Nôtre, se promène en calèche dans la forêt d'Évreux, assiste à une chasse et repart de nuit pour entrer à Rouen sur les huit heures du matin. On ne fait que traverser la ville, dont les rues sont tendues magnifiquement et où la population acclame le Roi. Il s'arrête seulement pour voir la manœuvre du pont de bateaux sur la Seine et le passage d'un navire, remonte aussitôt en carrosse et arrive au Havre, à six heures du soir, au bruit des canons du port et de la citadelle.

Sa Majesté est descendue, avec sa suite, à l'Hôtel de Ville, où elle est d'ailleurs assez mal logée. Le duc de Penthièvre, les ministres de la marine et de la guerre MM. Rouillé et d'Argenson, sont présents. Le lendemain, après l'audience du Parlement de Rouen et de la Chambre des Comptes, le Roi va au bassin intérieur, qu'il voit d'abord à sec, puis rempli ; on fait manœuvrer devant lui une flûte de trente-six canons, nouvellement construite, et trois vaisseaux sont lancés à la mer. En sortant du port, sur la rade, où l'on a

pu réunir près de deux cents bâtiments, le Roi assiste à un combat de trois frégates, et, à ces divers spectacles, il doit prendre une idée de la marine marchande et militaire de son royaume. Au retour, ayant repassé par sa bonne ville de Rouen, il va coucher à Bizy, château du maréchal de Belle-Isle, dont les honneurs sont faits, en son absence, par le duc de Luxembourg, et le lendemain soir on est à Versailles.

Ce voyage ne s'est pas accompli sans provoquer des murmures. Cette promenade affichée de la maîtresse à travers la France a causé quelque scandale ; au surplus, la charge s'est trouvée lourde pour les villes et la province, aussi bien que pour le Trésor, et chacun dit que le roi a dépensé beaucoup trop, dans l'état présent des finances, pour faire voir la mer à la marquise et manger avec elle du poisson frais.

De plus grandes plaintes se font entendre à chaque construction ou création de pur agrément que multiplie le caprice de madame de Pompadour. Le peuple lui reproche une dilapidation continuelle et un effronté mépris de sa détresse. Il est vrai que la favorite a beaucoup de maisons, et l'on peut trouver qu'elle jette trop aisément l'argent du Roi aux maçons, aux jardiniers aux décorateurs. On a le total de ce genre de dépenses : elles monteront, pour vingt années, à 6 millions 510 362 livres, ou, suivant un autre état, à 7 millions 443 723 livres ; c'est l'impardonnable fantaisie que la France appauvrie a dû payer à la marquise. Mais en faut-il exagérer la folie ? Ces prodigalités, dont profitent d'ailleurs l'art et les artistes, ne sont point un don pur et simple fait à une maîtresse avide. Il ne faut pas oublier qu'elle bâtit presque toujours sur des terrains appartenant au Roi et que ces belles habitations, en fin de compte, doivent rester à la Couronne.

La maison de l'Ermitage de Versailles, par exemple, qu'on a beaucoup blâmée et qui a coûté trois cent mille livres, s'élève sur une partie du parc dont la jouissance seule est accordée à la marquise, « sa vie durant », et qui fait, après elle, retour au Roi. Elle édifiera de même façon ses autres « ermitages », dans les deux grandes résidences de la Cour, à Fontainebleau et à Compiègne, ainsi que son hôtel de Versailles, bâti auprès du Château, tout contre le mur des réservoirs du jardin, et qu'un corridor construit exprès met en communication avec l'aile du Nord. Ce n'est pas madame de Pompadour qui est chez elle en tous ces logis, c'est le Roi.

Plus importante sera l'acquisition qu'elle va faire à Paris, en 1753, du magnifique hôtel d'Evreux, dans les Champs-Élysées, payé sept cent trente mille livres. Il sera agrandi et refait presque entièrement, splendidement meublé et tendu de gobelins au chiffre royal, transformé enfin en habitation princière, pour la raison que la marquise peut y recevoir le Roi ; et bientôt, par un article de son testament écrit en 1757, elle le suppliera d'accepter le don de cet hôtel, « susceptible de faire le palais d'un de ses petits-fils ». Ce sera là sa véritable maison, et on comprend qu'elle veuille une fois s'installer vraiment chez elle. Mais le séjour qu'elle aménage avec le goût le plus passionné, celui où tout est son œuvre et qui sort de son

imagination de femme, comme un palais d'enchantement naît d'une fantaisie de fée, c'est Bellevue ; et Bellevue, dans sa pensée, est destiné aussi à demeurer au Roi comme un souvenir d'elle.

Une vue magnifique sur le cours de la Seine, les coteaux de Saint-Cloud et la plaine de Paris, a décidé la marquise à bâtir sur le versant de Meudon qui regarde Sèvres. Le terrain royal, qui descend jusqu'à la rivière, se prête à un beau tracé de pentes et à un heureux arrangement de la perspective. Un dessin de Portail nous montre le premier état des jardins de Bellevue, alors que ni les arbustes ni le buis ne garnissent le remblai des allées, qu'aucun bosquet n'a pris forme, et que le Petit-Château, à neuf fenêtres de façade, domine, de l'élégante architecture de Lassurance, des terrasses sans marbres et sans charmilles ; auprès de l'arbre unique du paysage, au milieu d'un groupe de visiteurs, on cherche la marquise, s'abritant sous son parasol de dentelles dont un baromètre d'argent incruste le manche, et faisant à quelques amis les honneurs de sa création. Il a fallu plus de deux ans et demi pour tout finir. Les travaux énormes de terrassement, la profondeur des fondations dans un sol sablonneux et glissant, ont multiplié les difficultés et les dépenses. La méchanceté publique y a trouvé ample matière. On venait voir de Paris les huit cents ouvriers qu'employait madame de Pompadour, et l'on savait trop qu'elle ne les payait point « sur ses épargnes ». On parlait de sept gros millions, qui devaient se réduire, tout compte réglé, à 2 millions 589 714 livres 11 sols 10 deniers. L'état que tenait la marquise lui permettait d'avoir une maison de campagne de ce prix ; le moment seul était mal choisi pour la construire.

Les artistes n'ont qu'à se réjouir de profusions, dont les autres médisent avec justice. Bellevue leur a été livré comme leur demeure, et, si nulle magnificence superflue ne s'y étale, on y voit paraître, sous toutes ses formes, l'art le plus délicat, le plus raffiné, celui que madame de Pompadour goûte mieux qu'aucune femme de son temps et qu'elle se plaît à inspirer.

Partout à Bellevue, la main-d'œuvre la plus chère a produit les œuvres les plus parfaites. Il n'est pas un bouton de porte, pas une espagnolette qui ne soit un bijou de ciselure. Du haut en bas de ce logis, les grands décorateurs de Versailles et des maisons royales, Verberckt et Rousseau, ont sculpté dans le bois les attributs musicaux, amoureux ou champêtres, et ont fait autour des corniches folâtrer de petits amours. Brunetti a peint de scènes mythologiques l'escalier qui mène à la merveilleuse galerie, dont la marquise a inventé elle-même le dessin d'ensemble ; de légères guirlandes y encadrent une suite de panneaux de Boucher. La distribution des dessus de porte, réglée par l'oncle Tournehem, a donné à Oudry la salle à manger, à Pierre la salle de musique, à Carle Van Loo, enfin, le salon d'assemblée, où ses compositions évoquent sous forme d'allégories ingénieuses l'Architecture, la Peinture, la Sculpture et la Musique. Van Loo semble être, plus que ses confrères, le peintre de Bellevue ; on lui a réservé les toiles qui ornent l'appartement du Roi, et, un peu plus tard, M. de Marigny fait placer dans la chambre à coucher de sa sœur

trois de ces intérieurs turcs, où l'artiste a donné à ses odalisques et à ses sultanes les grâces de la maîtresse du logis.

La sculpture n'est point oubliée. Dans l'antichambre se dressent de sveltes figures d'Adam et de Falconet ; dans les jardins, des chefs-d'œuvre de Pigalle, une statue de Louis XV, que détruira la Révolution, et un groupe, *l'Amour et l'Amitié*, honorant en un même marbre les deux divinités du lieu. Bientôt, l'Amitié seulement ayant subsisté, c'est encore Pigalle qui élèvera la nouvelle image, au milieu du bosquet préféré ; il en fera un des meilleurs portraits de la châtelaine de Bellevue, et le Roi la reconnaîtra, debout sur le piédestal où jadis elle jouait avec l'Amour, et maintenant s'avançant toute seule, d'un mouvement gracieux et tendre, revêtue d'une robe flottante et la main posée sur son cœur.

L'amour dominait-il encore Louis XV, quand Bellevue fut inauguré ? Il en gardait du moins toutes les apparences, pendant cette journée où madame de Pompadour lui présenta le château qui devait plus tard lui revenir. Elle avait tout préparé pour l'éblouir. Le mobilier le plus exquis, et de la forme la plus nouvelle, et les plus rares curiosités de la Chine étaient venus parer des lambris dignes d'accueillir le Roi Louis XV.

/.../

A partir de 1750, la marquise devint pour Louis XV une véritable amie et une confidente, gardant sur lui son influence jusqu'à sa mort en avril 1764.